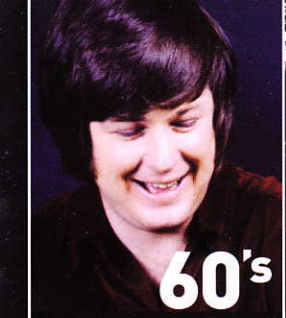
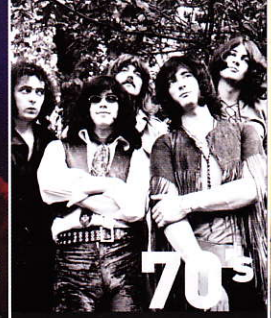
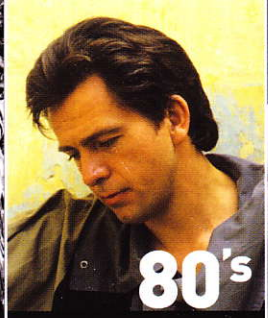


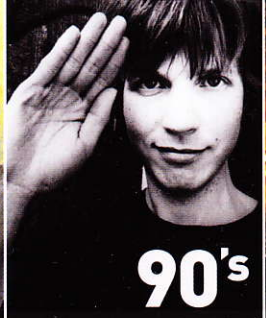
BRIAN WILSON
TEMPÊTE SOUS UN CRÂNE



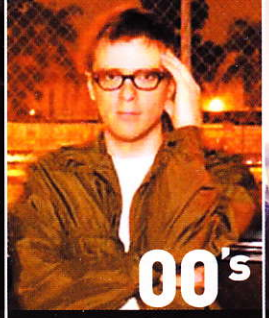
DEEP PURPLE
1967-1973 : L'ENFER, C'EST LES AUTRES



PETER GABRIEL
LE GRAND « SO » DANS LE VIDE



BECK
LES CHEMINS DE TRAVERSE



WEEZER
LA CRISE DE « NERDS »

DEFTONES
AU MILIEU DES FANTÔMES

6,95 € - mai - juin 2016

www.rockawa.com

ROCKAWA

VOL.15

GLAM ROCK
Révolution ou escroquerie ?

DOCUMENT
LE DROIT DE RÉPONSE SELON AXL ROSE

FOCUS
QUAND LE ROCK ROULE DES MÉCANIQUES

LE JOUR OÙ
E.L.P. DÉBUTE DEVANT 500.000 PERSONNES

SAGA
CAN
LE DON DU RHIN

LES 50 POCHETTES les + SEXY

CLAPTON
LE SURVIVANT

UN MUSICIEN RÉVOLUTIONNAIRE. UN DESTIN CHAOTIQUE

10 CHOSES À SAVOIR SUR **GEORGE MARTIN**

TOP OF THE TOPS
10 CHANSONS ET LEURS AUTEURS INATTENDUS

10 DUOS QUI ONT FAIT PSCHITT...

BRIAN WILSON
L'âge de déraison

TOUT CE QUE BRIAN WILSON, TÊTE PENSANTE DES BEACH BOYS, AVAIT À FAIRE, C'ÉTAIT RESTER À LA MAISON POUR COMPOSER UN CHEF D'ŒUVRE. MAIS PERSONNE N'AVAIT PRÉVU LA PARANOÏA, LES RESQUILLEURS ET TOUTE CETTE CARGAISON DE LSD…

Par Arnaud Drumont

En janvier 1967, la vertigineuse compétition entre les groupes les plus populaires du moment pour produire une musique toujours plus époustouflante atteint son paroxysme. Jimi Hendrix vient d'exploser en Angleterre. De leur côté, les Beatles se laissent pousser la moustache et apparaissent plus bohèmes que jamais, portés par le succès de leur innovant single *Strawberry Fields Forever/ Penny Lane*. The Byrds, eux, mettent la touche finale à leur quatrième opus, « Younger Than Yesterday », croisement éclectique de folk, jazz, country, raga et rock éthéré. Ailleurs, The Who, les Kinks, Cream récemment formé et Pink Floyd ont tous émis des professions de foi plus que prometteuses.

Mais il est vrai que certains joueurs clés sont absents de l'action qui se déroule : Phil Spector a récemment disparu des écrans radars, vexé après l'accueil frisquet réservé aux États-Unis à sa dernière création, *River Deep Mountain High*, pour Ike & Tina Turner, tandis que l'imprévisible Bob Dylan est mis au tapis à Woodstock après un supposé accident de moto *(voir Rockawa volume 2)*.
Pourtant, un jeune homme talentueux de Los Angeles nommé Brian Wilson, le cerveau créatif derrière The Beach Boys, s'est récemment illustré au sommet de la pop américaine. Il faut dire que les Beach Boys rôdaient dans les parages depuis plusieurs années, accumulant succès après succès aux États-Unis, avant de finalement gagner les cœurs anglais et de conquérir le marché britannique en 1966 avec le collégial *Barbara Ann*. Puis arrive l'album « Pet Sounds », dont l'Angleterre s'entiche immédiatement.
Ensuite, à l'automne de cette même année, Wilson dévoile un morceau à couper le souffle, sûrement l'un des plus complexes de la musique pop à ce jour : un single des Beach Boys intitulé *Good Vibrations*. L'enregistrement est rapidement numéro 1 des deux côtés de l'Atlantique. Au Royaume-Uni, The Beach Boys sont élus *« groupe le plus populaire du monde »* lors des New Musical Express Awards organisés par l'hebdomadaire *NME*, devant les Fab Four, pourtant les enfants du pays tant aimés.

Un tournant dans l'histoire du rock

Désormais, tout le monde attend avec impatience la prochaine déclaration musicale de Brian Wilson. Chaque semaine pendant l'hiver de 1966, la presse musicale nourrit ses lecteurs d'alléchantes friandises sous forme d'informations, ou plutôt de rumeurs sur la création en cours du prochain album des Beach Boys (d'abord connu sous le nom de « Dumb Angel », puis « Smile ») et la manière dont il changerait pour toujours la façon dont serait conçue et perçue la musique pop.
Dennis Wilson, le frère cadet de Brian et véritable poumon des Beach Boys en tant que batteur du groupe *(voir Rockawa volume 9)*, fait encore grandir l'impatience lorsqu'il déclare à

38 sessions d'enregistrement se sont déroulées à Los Angeles sous la houlette d'un Brian Wilson donnant toutes sortes d'instructions bizarres à des musiciens de studio perplexes…

l'automne 1966 à un journaliste anglais : « *Pour moi, 'Smile' va très vite ringardiser 'Pet Sounds', c'est pour dire à quel point il sera bon* ».

Entre octobre 1966 et le début du mois de janvier 1967, pas moins de 38 sessions d'enregistrement se sont déroulées à Los Angeles sous la houlette d'un Brian Wilson donnant toutes sortes d'instructions bizarres à des musiciens de studio pour le moins perplexes, espérant ainsi transférer sur bande tout ce tumulte sonore qui envahissait sa tête.
Les autres membres des Beach Boys ont rarement été présents lors de ces séances puisqu'ils tournaient en Europe et aux USA jusqu'à la fin de l'année 1966. En leur absence, Brian, le frère aîné des Wilson (qui a stoppé toute activité de tournée à la suite de sa dépression nerveuse survenue à la fin de 1964) a commencé à cultiver des amitiés dans un entourage plus sophistiqué que dans le milieu de la musique. L'un de ces « nouveaux » amis est Loren Schwartz qui a travaillé pour l'agence William Morris et qui aimait convertir les musiciens qu'il admirait à tout ce qu'il consommait lui-même de manière enragée.
« *Loren était un personnage méphistophélique* » confiera même Tony Asher, le parolier de Wilson pour « Pet Sounds », « *C'était un vrai manipulateur. Eh bien, Brian s'est juste laissé sur-impressionner par cette connerie* ». Schwartz - qui a changé son nom de famille en Darro, a réussi à transformer dès la fin 1964 le leader des Beach Boys en un gigantesque joint encore fumant, ce qui était loin d'être du goût de son épouse Marilyn et du reste de sa famille, qui ont tout tenté pour briser ce lien social qui tendait hélas à se renforcer au fur et à mesure que passaient les jours.
« *Marilyn et les gars pensaient que les quelques descriptions que je leur faisais de mon état quand je planais n'étaient que du charabia* », rappellera Wilson plus tard dans son autobiographie, « Wouldn't It Be Nice ». « *Mais Loren comprenait quand je lui expliquais que les joints faisaient grandir la musique dans ma tête, la rendaient plus accessible, plus facile à saisir* ». À un moment donné, en 1965, Schwarz franchit un nouveau palier dans la séduction en disant à Wilson : « *Brian, tu es unique. Tu es un artiste. Je connais un truc qui peut encore élargir ta vision.* »
Il évoquait bien sûr le possible premier trip de Wilson au LSD, un événement qui aurait de sérieuses répercussions sur le reste de sa vie. « *J'ai vu Dieu, Marilyn* », dit-il ainsi à sa femme terrifiée. Le lendemain matin, il restait encore sur cette idée : « *Ça a transformé mon esprit, j'ai vu Dieu, je l'ai ressenti, j'ai réalisé* ».

Une rencontre déterminante

L'adresse 10050 Cielo Drive, à Hollywood, entrera dans l'histoire comme l'endroit où les hommes de main de Charles Manson ont sauvagement assassiné la compagne de Roman

Polanski, la comédienne Sharon Tate et ses amis, durant l'été sanglant de 1969. Mais presque cinq ans plus tôt, elle avait déjà été le théâtre d'un événement culturel majeur des années 60, puisque c'est là qu'à la fin de 1965, dans une demeure alors possédée par Terry Malcher, producteur des Byrds et fils de Doris Day, Loren Schwartz emmena Wilson pour le présenter à Van Dyke Parks.
Ce fut une rencontre créative qui ferait office de catalyseur pour les chansons qui échoueraient sur « Smile ». Parks était un jeune claviériste et auteur-compositeur toujours sur la brèche. Il avait même écrit sa propre biographie à destination de la presse, dans laquelle il déclarait avec modestie : « *Van Dyke Parks est réel, compétent, et il n'a que 22 ans !* »
La même année, il écrivait encore, à son propre sujet et à la troisième personne comme il se doit : « *S'en retournant vers l'océan, il prit le temps de le contempler et écrivit une chanson, version pop-art de la Neuvième Symphonie de Beethoven qu'il appela simplement* Number Nine. *Sans aucun doute, il est là où il doit être.* »
Wilson était clairement d'accord avec lui et bientôt ils se retrouvaient tous les deux dans l'opulente propriété de Brian, à Hollywood, essayant de gravir ensemble un nouveau sommet de la musique populaire. Brian tapoter au piano jusqu'à ce qu'un court passage musical lui arrive - *il appelait ces moments des « sentiments »* - avant que Parks se penche dessus avec ses paroles singulièrement gothiques et abstraites. Soudain, un truc tel que « Rock-Rock-Roll-Plymouth-Rock-Roll-Over » pouvait devenir une chanson entière.

Toutes les barrières créatives tombent. La première chanson qu'ils écrivent ensemble est un chef-d'œuvre. *Surf's Up* confine en effet au sublime et Wilson explique tout cela à un ami journaliste nommé Jules Siegel aussitôt le morceau achevé : « *C'est un retour à l'enfance, la plage. J'ai entendu la parole de Dieu, ressenti la joie et la lumière. Et de quoi s'agit-il ? D'une chanson pour enfants.* »
Parmi les autres collaborations révolutionnaires de Brian Wilson avec Van Dyke Parks pour « Smile » figurait *Cabinessence*, également connue sous le nom de *Cabin Essence*. Mais le titre le plus attendu fut incontestablement *Heroes and Villains*, lui aussi écrit avec le concours de Van Dyke Parks. Brian voulait que *Heroes* éclipse *Good vibrations*. Il a ainsi puisé son inspiration dans *River Deep, Mountain High* et *The Bells of St. Mary's*, un film musical américain réalisé en 1945 par Leo McCarey. La chanson a été composée début 1966 autour d'un piano placé dans le séjour de Brian. Quand celui-ci a joué la mélodie à Van Dyke Parks, ce dernier a tout de suite trouvé des paroles dans le style de *El Paso* de Marty Robbins. C'est la cause amérindienne que les deux hommes souhaitent défendre, comme l'expliquera plus tard Van Dyke Parks, dans un style tout particulier : « *Nous essayions de nous disculper de ce que nous avions fait aux aborigènes de notre propre pays. On peut dire beaucoup sur le pouvoir du sourire, c'est ce qui turlupinait Brian à ce moment-là. Que devrions-nous garder des structures qui sont en nous, notamment des ficelles venant de la religion ? Le mysticisme battait en lui, et je l'ai aidé à combiner cela. Bien que Heroes and Villains ait été écrite comme une chanson autonome, elle a finalement conduit à la création d'une musique sur le thème western pour l'album 'Smile', avec des références aux œufs, aux graines, aux basses-cours, aux cabines et aux chemins de fer* ». Comme pour *Good Vibrations*, la même méthode d'enregistrement, peu orthodoxe, a été utilisée, elle consiste à enregistrer de nombreuses pistes dans différents studios d'Hollywood. C'est seulement au cours du montage que la chanson est assemblée en une structure cohérente pour former une suite. Cela s'est révélé difficile pour Brian, qui se sentait de plus en plus frustré de voir le nombre pratiquement illimité d'assemblages et de modifications possibles et n'arrivait jamais à obtenir satisfaction. Brian voulait que *Heroes and Villains* mette fin à l'image de « chansons de surf et de voitures » des Beach Boys et laisse place à un aspect plus créatif. Il interprètera son échec comme un rejet final par le public de son génie musical et artistique. Mike Love a décrit *Heroes* comme « *le dernier grand moment de Brian* », même si comme nous allons le voir, sa sortie fut sans cesse repoussée.

Aux portes de la folie

Il faut dire que les sessions de « Smile » ont aussi accouché de quelques bizarreries qui ont fini dans les toilettes. Wilson planait tellement qu'il a même demandé à ses musiciens d'enregistrer des bruits de... flatulences avec leurs instruments, clamant à qui voulait l'entendre qu'il s'agissait de « *grand art* ». Tout le speed qu'il prenait le persuadait que « Smile » devait embrasser tous ses caprices, et il voulait en faire un album à la fois empreint d'humour et qui prônerait les vertus... d'un régime équilibré. « *C'était tellement ridicule* », expliqua le loquace Derek Taylor, l'ancien chargé de promotion des Beatles qui avait déménagé en 1965 à Los Angeles et qui avait été embauché par Brian Wilson pour superviser l'image publique des Beach Boys. « *Je me suis tourné vers Brian et lui ai dit :* 'Écoute, est-ce que tu sais ce que tu es en train de faire ? Tu parles de régime, et je te retrouve en train de manger ce hamburger énorme...' *C'était vraiment bizarre parce qu'en fait, Brian se comportait comme s'il découvrait les choses pour la première fois. Définitivement, c'était un homme de caprice. Il s'agissait de caprices fanatiques, totalement illogiques. Notamment, dans tout ce qui était religion. Il pouvait se passionner pour quelque chose, et tout de suite passer à autre chose, sans avoir pris le temps d'absorber quoi que ce soit. Il essayait constamment de tester ma dévotion à sa cause. Ce n'était pas très sain : il y avait une bataille terrible et folle contre les Stones est particulièrement contre les Beatles. C'était absurde. Par exemple, il me faisait écouter une de ses nouvelles chansons, puis il mettait* Paperback Writer, *il me disait délibérément que c'était très mignon, cuisine promet un pont précautionneux pour me demander :* 'Est-ce que c'est aussi bon ?'. *Alors, je prenais un ton tout aussi précautionneux pour lui répondre :* 'Oui, Brian c'est très bon'. *Mais il n'était jamais satisfait. Jamais. Mon Dieu, il nous rendait tous fous à cette époque parce qu'il changeait sans arrêt d'avis et d'humeur, cette période était affreuse. Van Dyke Parks était fou aussi mais au moins, il n'était pas aussi cyclique, il te suffisait d'avoir suffisamment de sensibilité pour pouvoir t'adapter à lui. Brian, lui, était effrayant, totalement imprévisible.* »

Prévu pour être l'accomplissement de l'œuvre des Beach Boys au sommet de leur carrière, l'album « Smile » après avoir été maintes fois repoussé, finira par être abandonné.

Une date de sortie avait pourtant été annoncée. Capitol avait en effet prévu le disque pour le mois de décembre 1966. Une pochette avait été validée et le livret intérieur comprenant des photos et les paroles avait déjà été imprimé à pas moins de 400.000 exemplaires... Les titres des chansons, dont certains pour le moins énigmatiques, avaient eux aussi fuité : *Who Ran The Iron Horse, The Grand Coulee Dam, The Elements Suite, Our Prayer, Bicycle Rider, I Love To Say Da-Da, Do You Like Worms?* ou encore *Child Is The Father To The Man*. Mais une nouvelle fois, Brian appela à la dernière minute pour informer la maison de disque qu'il n'avait pas terminé le projet et qu'il avait besoin d'en repousser la sortie vers la mi-janvier. Évidemment, lorsqu'arriva cette date, toujours aucune trace de l'album « Smile », ni du single *Heroes and Villains*. Mais alors, qu'est-ce qui ne tournait pas rond ? En premier lieu et avant toute chose, les Beach Boys eux-mêmes posaient problème. En effet, ils n'arrivaient pas à se faire aux nouvelles directions musicales imposées par leur leader et surtout, ils avaient la plus grande difficulté à reproduire les complexes harmonies vocales qui naissaient dans sa tête.

« Depuis 'Pet Sounds', le principal problème de Brian avait été les Beach Boys », expliquera David Anderson, que Brian Wilson avait embauché pendant la genèse de l'album « Smile », afin de créer un label appartenant aux Beach Boys et qui serait nommé Brother Records : *« Il était en proie à une énorme paranoïa avant d'entrer en studio, sachant qu'il aurait du mal à affronter les discussions. Il était terriblement crispé. En arrivant, il donnait une partie à un ou plusieurs des gars en disant : 'Voici ce que j'aimerais entendre, ce que j'aimerais que tu fasses', mais il y avait une opposition immédiate et systématique. Alors, il y aurait un nombre de prises incalculable, qui n'aboutiraient jamais à ce que Brian voulait vraiment. Ensuite, il partait faire un tour pendant une heure, puis revenait et faisait les choses lui-même. Mais c'était extrêmement pénible à observer, c'est un peu comme s'il y avait un énorme mur qui s'opposait à sa créativité. »*

Le corbeau crie sur les champs de blé

C'est alors que Mike Love, des Beach Boys, enfonça littéralement le projet en s'opposant vigoureusement et bizarrement à Van Dyke Parks au cours d'une des sessions de *Cabinessence*. *« Il m'a posé la question suivante :* 'Encore et toujours, le corbeau crie sur les champs de blé. Qu'est-ce que cela signifie ?' *Je lui ai répondu :* 'Mike, je ne sais pas...' *Et bientôt, j'étais viré et mon partenariat avec les Beach Boys s'arrêtait. »*

« Ensemble dans le studio, ils avaient une relation très heureuse, très épanouie », expliquera pourtant Michael Vosse, futur producteur alors proche de Brian, au sujet de Van Dyke Parks et Brian Wilson. *« Van Dyke avait un formidable respect pour Brian, et ce dernier souhaitait sa présence à chaque moment. Sans les autres gars dans le studio, leur relation était optimale, de la pure joie. Rien ne s'est mieux passé que lorsque les autres étaient en Angleterre et que Brian et Van Dyke s'enregistraient en studio. Mais ce qui a véritablement fini par se passer, c'est que Warner Bros a proposé à Van Dyke un contrat qu'il ne pouvait pas refuser en tant qu'artiste solo, et que du jour où il l'a signé, il a remis le nez dans sa propre musique est devenu moins disponible pour Brian. Celui-ci a commencé à être soudainement moins sûr de lui et de ce qu'il voulait pour cet album. »*

Lorsque le printemps est arrivé, l'ambition et la vision originale de Brian pour l'album « Smile » semblent l'avoir quitté. Il tente mais ne parvient pas à détruire une cassette qu'il vient juste d'enregistrer, appelée *Mrs O'Leary's Cow*. aka *Fire*. Il s'agit d'une chanson instrumentale, orchestrale, à la construction complexe, *« bizarre »* comme il la définira plus tard. Pour s'immerger complètement dans le thème de la chanson, Brian avait mis le feu à un seau dans le studio et exigea que tous les musiciens de l'orchestre qui l'accompagnaient portent un casque de pompier, comme lui. *« Je voulais que les musiciens soient plongés dans l'ambiance de la chanson »*. Mais lorsqu'il apprit qu'un feu s'était déclaré dans la rue, il fut alors persuadé que sa chanson avait de *« mauvaises vibrations »*, qu'elle était ensorcelée et qu'elle était à l'origine de l'incendie. *« J'ai cru que nous l'avions provoqué. Je n'arrivais pas à y croire. J'ai dit :* 'Il y a le feu dans la rue !' *Je ne crois pas que nous y étions pour quoi que ce soit, mais je l'ai cru à ce moment-là... »* Sur un coup de tête, il tenta donc de brûler les bandes et propagea de la neige carbonique partout dans le studio. De retour chez lui, il s'enferma à double tour. Mais la chanson continua de le hanter, jusque dans son sommeil.

Pour ne rien arranger, en avril 1967, alors que Brian est brièvement de retour aux commandes du projet, il reçoit la visite de Paul McCartney à Los Angeles. Dans le studio, celui-ci ne résiste pas à donner à Wilson et aux autres Beach Boys un avant-goût de ce qu'il est en train de préparer à Londres. Il interprète en solo *She's Leaving Home*, destinée à « Sgt. Pepper », et émeut Marilyn Wilson, la femme de Brian, aux larmes. La fin de l'histoire est alors inéluctable : en juin, les Beatles sortent « Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band » et doublent les Beach Boys une nouvelle fois en passant à la postérité. Accessoirement, ils viennent de reléguer « Smile » aux oubliettes. Brian Wilson fait une terrible dépression nerveuse et en proie à une paranoïa toujours plus aigüe, fait même suivre Phil Spector, dont il est convaincu qu'il a trouvé le moyen de s'infiltrer dans son cerveau. Sombrant dans la folie, il s'enferme et n'ouvre plus à personne, traversant les années suivantes comme un zombie. Entre le 3 et le 6 juillet toutefois, il fournit un dernier effort lorsque les Beach Boys enregistrent à la hâte « Smiley Smile », tandis que le single *Heroes And Villains*, qui sort début août, reçoit un excellent accueil critique, laissant peut-être augurer de ce qu'aurait été « Smile ».

« C'est dommage », confiera le principal intéressé avec le recul, *« On aurait dû le sortir avant 'Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band'. Ça aurait pu changer le cours de l'histoire de la musique - ou du moins la vision que les gens avaient des Beach Boys. »* Pendant des années, « Smile » restera dans les coffres de Capitol, voyant son mythe grossir au fil du temps. Il y eut bien des « fuites » de morceaux savamment orchestrées, comme *Cabinessence*, dès 1969 sur « 20/20 », ou moins maîtrisées comme lorsque des bootlegs apparurent au cours des années 80. Mais celui qui fut longtemps *« l'album perdu »* des Beach Boys sortit finalement sous le seul nom de Wilson en 2004, sans que l'on puisse véritablement parler de *« happy end »*. ▭

ÉCOUTEZ *ce que vous* **LISEZ**

ROCKAWA.com

Téléchargez l'application Rockawa sur votre smartphone ou tablette et scannez le code QR de cette rubrique